



BLUE SHEEP

BLUE SHEEP

(Mouton bleu)

*Une nouvelle écrite par
Gilles Nuytens*

<http://www.gillesnuytens.com>
[Facebook.com/Nuytens.Gilles](https://www.facebook.com/Nuytens.Gilles)

© 2014 ~ Gilles Nuytens

Une nouvelle écrite par
Gilles Nuytens

À PROPOS

© 2014 ~ Gilles Nuytens

La reproduction partielle ou complète de cet ouvrage est strictement interdite sans l'accord de l'auteur. La distribution est totalement gratuite mais ne peut nullement faire l'objet d'une quelconque modification. Néanmoins, la réalisation de cette nouvelle a nécessité une somme conséquente de travail. Si vous avez aimé cette histoire et que vous voulez soutenir l'auteur, toute donation est donc la bienvenue!

Vos dons via PayPal:
gnuytens@wallpaperlinks.be
(Adresse à n'utiliser que pour PayPal)



Pour d'autres méthodes de paiement ou pour toute question et/ou commentaires, n'hésitez pas à contacter l'auteur via son site web ou sur Facebook:

www.gillesnuytens.com
[Facebook.com/Nuytens.Gilles](https://www.facebook.com/Nuytens.Gilles)

BLUE SHEEP

Quelque part sur un monde lointain, ou peut être proche, à une époque lointaine, mais peut-être pas si lointaine que ça...

John se tenait à une petite poignée qui pendouillait parmi toutes les autres dans la rame du métro. Alors que celle-ci se précipitait vers la station suivante dans un vacarme assourdissant, il se mit à contempler les murs défiler devant lui au travers de la fenêtre. Rien de bien excitant à vrai dire. Des murs gris, ternes, sales... Mais c'était une habitude qu'il avait prise il y a peu, afin d'éviter le regard des gens. Et de toute manière, ce n'était pas vraiment différent de ce qu'on trouvait en surface, il n'y avait pas grand-chose d'excitant non plus là-haut. Un monde fade et insipide, formaté à l'extrême et que tout le monde trouvait normal.

« *Normal* ».

Tout le problème était bel et bien là! Tout était toujours « *normal* », tout devait être « *normal* » et il était de bon ton de trouver la « *normalité* » normale. Rien que du normal, on se levait normalement, on mangeait normalement, on se lavait normalement, on travaillait normalement... on baisait normalement! Comme tout le monde! C'était comme ça que les choses fonctionnaient et il était très mal vu d'agir différemment, de *transgresser les règles établies*, les règles de « *savoir vivre* » en communauté.

La sacro-sainte « *Bienséance* ».

Mais John se posait depuis quelque temps des questions à ce sujet. Qu'était-ce donc que d'être « *normal* » au fond? Pourquoi un tel besoin de sécurité et ce rejet profond de la différence? Était-ce un refuge pour les esprits malléables, pour les êtres humains inaptés à penser plus loin que ce qu'on leur avait appris (ou faudrait-il plutôt dire « *dicté* » pour être plus juste)?

Son regard fixé sur cette fenêtre qui donnait sur les fondations de la ville, il ne put s'empêcher d'y voir son reflet... ainsi que le reflet des ombres des autres passagers. Des « *ombres* ». Oui, ils n'étaient que des ombres d'eux-mêmes et lui... lui il faisait partie intégrante de ce troupeau d'ombres. Il était l'une de ces ombres. Une ombre parmi les ombres. Un maillon du système. Mais devait-il pour autant continuer à accepter cet état de fait sans broncher? Devait-il continuer de faire le bon petit toutou qui plaît à tout le monde et continuer à caresser les gens dans le sens du poil afin d'éviter toute contrariété? Faire « *comme tout le monde* »?

« *Tous des pantins! Ils ne se rendent pas compte que leur comportement est formaté, complètement programmé dans cet inconscient collectif qui forme cette société névrosée.* »

Voilà le fond de sa pensée. Une pensée que le « *politiquement correct* » – encore une de ces sacro-saintes règles de société – interdisait d'exprimer en public, du moins si l'on tenait à rester « *fréquentable* ».

Un jour, il décida de prendre le risque de changer ses habitudes et d'aller à l'encontre de cette normalité ambiante tellement ancrée dans la société, tellement imbibée dans cet inconscient collectif qu'elle en était devenue naturelle pour la plupart des gens... mais cette normalité commençait à lui donner la nausée... il la haïssait... de plus en plus... jour après jour...

« *Mais quelle prétention, quelle audace d'ainsi défier la société!* »

Aujourd'hui, John avait mis des chaussures bleues – un bleu foncé fort élégant – qu'il avait un jour achetées à un vieil homme sur une brocante. Un coup de cœur, mais hélas ce genre de chaussures – leur couleur – était passé de mode depuis de nombreuses années et il hésita longuement avant de se décider à les porter, car dans la société dans laquelle il vivait, c'était interprété comme étant « *bizarre* ». Personne ne savait trop pourquoi d'ailleurs mais c'était comme ça et tout le monde s'accordait à penser que c'était « *bizarre* ». On ne portait pas de chaussures bleues et c'était tout. Il arrivait même parfois que les réactions des gens virent à la paranoïa.

Beaucoup d'autres choses étaient également très mal vues, comme porter des chaussettes rouges avec des sandales, ou encore mettre sa montre sur le poignet droit au lieu du gauche. Il existait énormément de ces petits détails – y compris des attitudes « *interdites* » par les fameuses « *conventions sociales* » – à première vue insignifiants mais que les gens détestaient sans réellement savoir répondre autre chose que « *ça fait bizarre* » ou... « *ce n'est pas normal* » lorsqu'on leur demandait ce qui les dérangeait. Certains prétendaient aussi « *ne pas aimer ça* », et pour-

tant ces mêmes personnes auraient certainement « *aimé ces choses là* » si elles avaient été le standard de l'époque ou de la communauté. Curieux comment l'esprit humain pouvait ainsi être façonné si facilement tout en donnant l'illusion de garder un quelconque libre arbitre.

Une illusion parfaite.

Une illusion de libre choix, de goûts, de couleurs... Une illusion de liberté de penser. Une illusion dictée par... par qui? Tout le monde et personne à la fois. Probablement. Le fameux « *inconscient collectif* » sans doute.

Quant aux « *conventions sociales* », ces habitudes de vie constituées de rituels divers, elles étaient très strictes et réglaient toute la « *moralité* » de la société. Un exemple parmi d'autres était qu'on ne pouvait pas remettre en question les croyances « *ancestrales* » comme les doctrines religieuses, aussi absurdes et incohérentes soient-elles. C'était d'ailleurs impensable. Non, les gens y croyaient, peu importe les contradictions inhérentes à ces idéologies, car dès la naissance leur cerveau avait été formaté pour y croire sans le moindre doute – doute largement diabolisé par ailleurs et ce, afin de ne pas se détourner du « *droit chemin* » de la « *morale* » – et la moindre incartade hors des sentiers battus et c'était terminé de vous, vous étiez cloué au pilori sans autre forme de procès.

Vous étiez « *fou* » et « *infréquentable* ». Vous deveniez un « *mouton noir* », un « *paria* »... un « *subversif* ».

Des qualificatifs qui ne faisaient que refléter la peur qui engendrait le rejet de l'inconnu. Cette peur inhérente à toute forme de vie, cette peur universelle, cet instinct de survie face au danger potentiel qu'il représentait. Un instinct hérité des lointains ancêtres des êtres humains. Ça, John le savait pertinemment bien.

Car ce comportement ne leur était pas propre, dans le monde animal les réactions envers les individus différents pouvaient aller jusqu'à la mise à mort. Une peur qui pouvait parfois s'avérer légitime, certes et tout le problème était là, il s'agissait d'une méfiance liée à un instinct de préservation ancré dans l'inconscient de chaque individu. Quelqu'un de différent ne pouvait être que potentiellement vecteur de troubles.

Cependant une société développée constituée d'individus capables de réfléchir devrait pourtant être susceptible d'aller au-delà de cette peur inconsciente. Étions-nous tous des marionnettes, des marionnettes de notre propre essence, des pantins condamnés à suivre nos bas instincts primaires sans être aptes à remettre en cause nos comportements, se demanda-t-il. Fallait-il toujours un déclic pour permettre l'évidence de la remise en question? Pouvait-on changer sans pour autant nier nos origines et ce que nous étions?

John était perdu dans ses pensées, tiraillé entre la peur du regard des autres et d'un probable rejet et la peur de n'être qu'un pantin du système et de continuer à vivre ainsi. La peur... un moteur qui engendrait tant de choses tantôt positives, tantôt négatives... Quant à la peur de la différence, elle pouvait prendre différentes formes comme le rejet de ce qu'on ne comprenait pas, le rejet de la nouveauté, et pouvait aller jusqu'au rejet de ce qui risquait de remettre en cause les fondamentaux mêmes de nos croyances, le refus souvent inconscient de voir et de devoir changer de mode de vie, la peur de l'inconnu et d'un avenir incertain. Mais hélas les bas instincts humains nous dictaient généralement d'aller vers des choses rassurantes... des choses connues et de ne pas prendre trop de risques. Pourtant ne disait-on pas « *qui ne tente rien n'a rien* »? Hélas cette maxime n'était souvent que caressée en surface pour des choses superficielles... Tenter l'inconnu était une force qui permettait de déployer le potentiel de la curiosité et de la prise de risque afin de prendre conscience des réalités du monde dans lequel on vivait, et ceci

dans le but ultime d'améliorer nos connaissances de l'univers... et de vivre mieux. Mais la plupart des gens préféraient rester sur leurs acquis et s'étaient construits une chape imperméable à tout ce qui ne correspondait pas à ce qu'on leur avait appris...

John avait décidé de tenter l'expérience, de faire ce qui lui tenait à cœur et d'ignorer le risque de médisance des gens. Après tout, il avait juste mis des chaussures de couleur bleue, ce n'était pas comme s'il se baladait en slip, ce n'étaient que de bêtes chaussures, pas de quoi en faire tout un fromage!

Toujours debout, face à la vitre, à contempler cette frénésie de bitume monotone défiler devant ses yeux, il avait pris conscience de l'état profond d'aliénation mentale de ses pairs et il s'était mis en tête de « tester » leurs réactions avec de simples chaussures « inhabituelles ». Rien de bien terrible. Une première expérience, mais une expérience cependant difficile pour lui, une sorte de défi, car de nature très sensible, les contacts sociaux avaient toujours été très compliqués dans sa vie. Non pas qu'il fut timide, non... il était plutôt simplement de nature maladroite.

Autour de lui, les gens commençaient à s'agiter, les chuchotements rehaussés de ricanements épisodiques se faisaient de plus en plus pressants et l'atmosphère devint suffocante. Il décida alors de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule en direction des murmures pour découvrir que l'entièreté de la rame de métro avait les yeux fixés sur lui... Certains faisaient semblant de regarder ailleurs, d'autres regardaient par intermittence, d'autres encore filmaient ou prenaient des photos avec leur TMP (*Terminal Multimédia de Poche*), mais la majorité avait ce petit sourire narquois aux lèvres, ce même sourire qui signifiait cette incompréhension de ce qu'ils jugeaient « non conforme » à leurs habitudes, cette chose qu'inconsciemment ils rejetaient par peur, une peur viscérale de l'inconnu, du changement ou de la différence. Cette peur qui menaçait le petit confort dans lequel ils se vautraient sans le moindre risque, sans penser plus loin et sans même

s'en rendre compte. Cette peur qui les poussait à regarder les autres d'un air supérieur par simple mécanisme d'autodéfense.

Parmi les chuchotements qu'on distinguait ci et là, on pouvait entendre des mots tels que « original », « honte », « vulgaire », « obscène », « excentrique », « hurluberlu »... « détraqué ». C'est à ce moment que John explosa d'indignation. Le front en sueur – car tout ceci le mettait fort mal à l'aise – il se retourna pour faire face à la meute enragée.

– C'est quoi votre putain de problème, vociféra-t-il à travers toute la rame. Vous vous êtes déjà regardés vous-mêmes avec vos chaussures rouges à carreaux et vos coiffures de *playmobil* ridicules, continua-t-il sur le même ton alors que le métro arrivait à la station suivante. Bande de plantes mortes!

Un silence inversement assourdissant au coup de colère de John s'empara de la rame de métro, mais les portes s'ouvraient déjà et les gens se mirent à rentrer et sortir du wagon.

« *Olibrius* » s'écria un homme, suivi de ricanements, en sortant vers la station. Une salve de rires s'empara des passagers et John se sentit encore plus mal. Mais les choses ne s'arrêtèrent pas là malheureusement pour lui. Serrant les dents en tentant de retrouver la sérénité, il sentit une main sur son épaule.

– Mec, un peu d'sérieux, franchement quoi, dit un homme affublé de cette coiffure dite « *playmobil* » – très à la mode – en le regardant droit dans les yeux.

– Tu me demandes d'être sérieux, mais sais-tu au moins ce que « sérieux » veut dire, rétorqua John. Sérieux n'est pas le mot que j'aurais utilisé pour décrire vos réactions à la vue de bêtes chaussures!

– Quoi, répondit l'autre, visiblement surpris par la réaction de John. T'es vraiment trop con mec!

– C'est sûr que se moquer de quelqu'un parce qu'il porte des chaussures bleues, c'est d'une intelligence extrême...

L'homme fit alors un doigt d'honneur à John et alla se rasseoir sous les applaudissements des « spectateurs ».

Mais non, ce n'était pas John qu'ils applaudissaient... bien évidemment. C'était à croire que le niveau intellectuel de la population avait suivi le même chemin que celui de cette fichue « normalité ». Les gens étaient devenus esclaves de leurs préjugés, esclaves de leur éducation, esclaves d'eux-mêmes... et fiers de l'être en plus de ça! Le monde était devenu un immense troupeau... de moutons bien obéissants à la sacro-sainte Normalité. Il ne fallait surtout pas oser déroger à cette règle. Penser en dehors des clous était risqué et John commençait à l'apprendre à ses dépens.

Bien que ces règles de société l'étouffaient, est-ce que cela en valait vraiment la peine? Ces codes, ces rituels, toutes ces choses figées qui lui semblaient dérisoires et ridicules, pourquoi devait-il continuer à les appliquer alors qu'il les exécrait, qu'il les vomissait. De plus en plus.

Le métro s'arrêta à nouveau et John descendit. Au moment de mettre pied à terre sur le sol de la station, il entendit au loin « *Bon débarras* » suivi d'un éclat de rire. Il s'arrêta deux secondes mais décida de ne pas y prêter attention et continua son chemin.

Arpentant les rues sous le regard amusé des passants, John se demanda ce qu'il pouvait y avoir de si amusant à porter des chaussures bleues. Il regarda son reflet dans les vitrines des boutiques, mais rien. Rien d'étrange, pas de crotte de nez, pas de tache sur son veston... RIEN. Juste des chaussures... bleues. Incompréhensible. C'était comme si tout à coup il se sentait étranger dans sa propre ville. Être coiffé comme une coquille d'œuf était donc plus acceptable que de porter des chaussures bleues selon la dictature des normes en vigueur de cette société. Et puis même, s'ils aimaient se coiffer de la sorte, même avec un balai dans le cul, c'était leur affaire pensa-t-il, pourquoi ne pou-

vaient-ils pas faire preuve d'un minimum de tolérance envers les goûts des autres? Quoi, des chaussures bleues, MERDE, qu'est-ce qu'ils ont tous avec ça se demanda-il en devenant rouge de colère, c'est quoi leur délire à ces dégénérés?

Une chape de plomb s'abattit sur lui, il sentit les choses s'échapper, le désespoir le gagner... le regard des gens, leur mépris, c'était trop pour lui. Finalement mieux valait-il peut-être être « *heureux* » comme tout le monde, mais hélas ce n'était plus possible une fois le déclic amorcé, c'était un voyage à sens unique, impossible de faire machine arrière. Lorsqu'on se rendait compte de certaines choses, il était illusoire de faire comme si de rien n'était, à moins de se mentir à soi-même et de jouer la comédie... choses totalement autodestructrices et qui ne pouvaient mener qu'à la catastrophe. Comment alors faire abstraction de toutes ces pensées qui lui martelaient l'esprit? Il décida de s'asseoir sur un banc quelques instants pour réfléchir à tout ça, quelque part dans un endroit isolé à l'abri des regards envahissants.

Le ciel était bleu, mais pas comme ses chaussures, il était d'un bleu turquoise magnifique et profond. Ses chaussures, elles, étaient bleu nuit. Et de toute façon, quelle importance... du bleu dans le ciel était bien, alors que sur des chaussures, c'était limite une « *hérésie* » vestimentaire. Absurde. Être des « *imbéciles heureux* » était-ce si plaisant que ça pour que tant de gens se complaisent dans cet « *état mental* »? Bien sur, l'idiot ne se rend pas compte de son idiotie, c'est pour les autres que c'est dur, ironisait-il intérieurement. Mais dans son cas, John se sentait isolé dans un système d'imbéciles, un système qui lui échappait, qui l'oppressait, un système dans lequel il ne se sentait plus à sa place, un système dicté par des codes qu'il n'acceptait pas... qu'il n'acceptait *plus*. C'était ainsi qu'il le vivait en tout cas. Il était seul, il était le mouton « *bleu* » du troupeau. A moins qu'il ne fut le mouton noir avec des chaussures bleues... pourquoi pas. Cette pensée l'amusa et c'était réconfortant de se dire qu'il était

peut-être la seule personne capable de réfléchir dans cette nuée de ceux qu'il appelait désormais les « *imbéciles heureux* ». Tout le monde trouvait ses chaussures bleues moches, alors que lui, trouvait ces coiffures style « *playmobil* » exécrables, ces coiffures que tout le monde s'accordait à définir comme « *cool* ». Mais ce n'était pas parce qu'un grand nombre de personnes s'accordait à dire que telle ou telle chose était cool ou ringarde que cette majorité était forcément sur la bonne voie. Non, ça voulait juste dire qu'ils pensaient comme des lobotomisés...

Un tas d'idées se bousculaient dans la tête de John et il avait du mal à faire la part des choses. Cependant une question persistait, allait-il continuer à se faire persécuter ou allait-il retourner dans le rang et se plier à la dictature de la normalité pour avoir la paix? Un cruel dilemme... Il ferma les yeux un moment pour profiter du calme de cette journée ensoleillée et se vider la tête.

Il se rendit compte qu'il s'était assoupi lorsqu'il fut réveillé par les voix d'un groupe d'hommes qui s'était agglutiné autour de lui. Ils étaient cinq. L'un d'eux vint s'asseoir à ses côtés en lui passant le bras autour des épaules.

– Ça roule Cendrillon? Sont belles tes chaussures dis donc, tu les as trouvées où, dans la poubelle locale?

Le groupe éclata de rire et un autre homme s'assit à côté de John, de l'autre côté, le prenant littéralement en sandwich. John tenta de se lever mais les deux hommes le maintinrent assis.

– Où tu vas comme ça Cendrillon?

– Fichez-moi la paix!

– Ha non, mec, on veut s'amuser nous, tu vas pas nous priver de nous amuser quand même?

– Bien sur que si, laissez-moi partir.

– Hooo, Cendrillon se rebelle...

– Lâchez-moi!

– Écoute mec, nous on veut pas d'histoires, ok? Alors tu vas faire gentiment ce qu'on te dit.

L'homme qui semblait être le chef de la bande était affublé, comme presque tout le monde, de cette immonde coiffure de coquille d'œuf, mais c'était « *cool* », du moins d'après les critères du moment. Quant au pantalon qui lui descendait jusqu'au bas des fesses, c'était même considéré comme une attitude rebelle qui « *gère un max* » comme ils disaient. Et pourtant il trouvait les chaussures de John ridicules, lui le pseudo « *rebelle* »...

– Bon, file-nous déjà ton TMP si tu veux qu'on reste gentil avec toi.

– Je l'ai pas sur moi et de toute façon, je te le donnerais pas si je l'avais...

– T'as pas ton TMP sur toi? Mais tu sors d'où toi? Tu te fous de ma gueule?

– Non, je...

John n'eut pas le temps de terminer sa phrase que l'homme lui asséna un violent coup de poing dans le ventre. L'autre le prit par les cheveux et lui pointa un couteau sous la gorge.

– Écoute mec, tu nous files ton TMP ou j'te saigne!

– Je l'ai pas je vous dis!

Les deux voyous qui encerclaient John se regardèrent un instant et ce qui devait arriver arriva...

John perdit rapidement conscience après avoir vu sa vie défiler sous ses yeux, tout son cheminement durant ces longues années jusqu'à ce point précis où tout s'arrêta subitement, sans crier gare...

Le sang gicla et John s'écroula sur le banc, au milieu de ses bourreaux qui firent la moue après avoir fouillé ses affaires.

– Quel blaireau, il a même pas de TMP...

– On aurait pu croire que son sang soit bleu, mais même pas!

– Ouais, ahaha!

L'un des hommes enleva les chaussures de John, en rigolant comme un canard, et alla enfoncer « *l'objet* » dans la bouche du malheureux, le laissant ainsi gisant dans son sang, l'une de ses chaussures bleues entre les dents, l'autre entre les jambes.

BLUE SHEEP

Une nouvelle écrite par
Gilles Nuytens

Voilà donc le sort réservé à ceux qui osaient défier les règles établies de ce monde. Ce monde lointain ou peut-être proche... ce monde gouverné par la « *normalité* », par la dictature du « *politiquement correct* », de la « *bienséance* », et de toutes ces choses qui faisaient de l'être humain un esclave inconscient, un bon petit soldat persuadé de son libre arbitre.

Le lendemain, certains journaux mentionnèrent l'incident dans leur rubrique *faits divers*. Parmi les titres on pouvait lire: « *John Smith, un marginal retrouvé mort pieds nus une chaussure bleue en bouche* », « *Mort d'un excentrique dans le parc* », « *Un provocateur victime de ses folies* » ou encore « *Un révolutionnaire étouffé par sa chaussure bleue* »...

Les semaines qui suivirent furent extrêmement perturbantes pour la population, le nombre de personnes sortant avec des chaussures bleues explosa et celle-ci devint rapidement le nouveau symbole de la liberté... celle qu'avait choisie John Smith, ce précurseur, ce « *héros* » mort en martyr.

FIN

Bientôt d'autres ouvrages sur:
www.gillesnuytens.com

© 2014 Gilles Nuytens ~ Tous droits réservés ~ www.gillesnuytens.com
Reproduction partielle ou complète strictement interdite sans l'accord de l'auteur.

